

(suite Eugène et Marie Grange)

MARIE GRANGE

28 août 1914

Le matin, je vais toujours à la première messe. Après déjeuner, lorsque tout travail est achevé, je vais à l'hôpital où sont organisées des prières publiques. Ensuite, je sors un peu Pépé, je vais chez Tonine ta soeur, je soigne les petits, du temps qu'elle va à son tour à la chapelle. Après-midi, Antonia (employée de maison) part à son tour et le soir on se réunit aux Rameaux.

Aujourd'hui on a enterré la mère Grange Saunier. On est toujours avide de nouvelles et les journaux sont enlevés puis dévorés d'un bout à l'autre. Ici aussi, les dépêches officielles sont placardées à la mairie mais c'est tout simplement le résumé de ce qu'on voit sur les journaux.

EUGENE ET MARIE GRANGE

Eugène a 37 ans, Marie, 34. Ils ont deux enfants, Jean, 6 ans, et Marie-Thérèse (Pépé), 2 ans.

Jusqu'à présent, les marchés ont été très petits. Avant hier cependant, nous avons été très occupées. Les marchands sur la place sont moins nombreux aussi. Les autres petits marchands de Chazelles sont revenus depuis que le tram fonctionne un peu mieux. Petit à petit mais difficilement, les choses se réorganisent. Mais les gens ne sont pas contents : cela se conçoit. Les gens de la campagne pâtissent pour faire leurs travaux et ils vendent très peu chers au marché. Fatalement nous en subissons le contre-coup. Les femmes viennent toutes larmoyantes, se comptent leurs misères et se récrient bien fort quand il faut payer un article

aussi cher que les autrefois. En temps de guerre, disent-elles, tout le monde doit faire des concessions.

La vente du magasin n'a pas sensiblement changé mais il y a déjà beaucoup d'articles en mercerie qui manquent. Je ne sais à qui m'adresser, et puis les transports se font si mal.

Au revoir mon cher petit Eugène, puisses-tu rester toujours dans ta villégiature alpestre.

MARIE GRANGE

Dimanche 30 août 1914

Profitant d'un bel après-midi de dimanche, seule à la maison, sans grands clients, je viens causer un petit instant avec toi; et cela est si bon : il me semble que je te vois là et que tu m'écoutes; hélas! tout cela n'est que vaine illusion, tu es loin, bien loin de ta petite Marie, mon pauvre chéri!...mais enfin puisque le plaisir de correspondre est encore à notre portée, profitons-en.

Tu me dis que tu couches dans une grange. Pauvre gros ! comme tu dois songer à ton bon lit bien chaud où tu aimais tant piquer ton petit nez et un bon roudillon! Espérons que tu retrouveras cela bien vite et sûrement ce sera apprécié d'autant plus.

Nous avons aujourd'hui une ravissante journée. Dire qu'en temps normal, ce serait la vogue du pays. On y a guère pensé, je crois. Ce matin, il y avait un marché de bestiaux. La campagne devait fournir 60 vaches pour l'armée. Pépé est un vrai petit amour de fillette, elle nous égaie par son inlassable bavardage. Heureusement que dans notre foyer devenu bien désert, brille encore ce petit rayon de soleil ■

AOUT 1914

Nouvelles des mobilisés

Dimanche 23 août - Beaucoup de femmes vont voir leur mari à Lyon, Grenoble et même Briançon. L'aîné des frères **Goy** est arrivé mardi soir après un voyage très périlleux, un arrêt de cinq jours en mer, ayant seulement des vivres pour quatre jours le tout. Aussi est-il arrivé péri de faim. Le plus jeune est arrivé hier soir; après quelques formalités il rejoint son poste à Belley.

Jean-Marie Fillon est encore à Besançon. On a renvoyé chez eux beaucoup de mobilisés au dessus et même au dessous de 40 ans.

Mercredi 26 août - Le frère **Goy** est parti pour Belley hier. Il a devancé son appel, tout dévoué qu'il était pour rendre service aux blessés.

Judi 27 août - **Tony Grange** (frère d'Eugène, épiciier) est malade à Belley, repris par ses rhumatismes.

Vendredi 28 août - **La classe 1914** va être convoquée. Les feuilles sont à la mairie mais n'ont pas encore été distribuées.

Tony Grange des Rameaux reste à Lyon pour former la nouvelle classe qui commence à arriver. **L'abbé Imbert** était aux environs de Belfort et **l'abbé Fillon** en Alsace. **Eclercy** est toujours à Lyon.

Dimanche 30 août - On cite de plus en plus nombreux la liste des blessés. On en nomme au moins une dizaine, entre autres **Joseph Barcet**, mais peu grièvement comme presque tous d'ailleurs heureusement. On parle même de deux morts mais sous toute réserve car ils n'ont pas été nommés ■

JOSEPH ESPARCIEUX

Une injustice réparée

Il n'est pas né à St-Sym et n'y a jamais habité. Pourtant tué dans la Somme en 1916, il figure sur les monuments aux morts de la ville. Heureusement ! Explications d'après le courrier d'un petit neveu, Michel Villard.

Joseph Esparcieux est né le 8 janvier 1888 à St-Genis l'Argentière. Alors que sa mère Fleurine Nicolas attendait un second enfant, Benoît, -le futur fondateur des salaisons Ets Esparcieux - son père décédait. La maman a alors vécu de très difficiles années pour élever ses deux enfants.

Un de ses frères, que dans la famille on identifiait comme " l'oncle Nicolas" avait épousé une demoiselle Pathieux de Saint-Symphorien et y avait ouvert une charcuterie. Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils ont pris Benoît sous leurs ailes, l'ont élevé, et lui ont mis le pied à l'étrier. La mère de Joseph et de Benoît allait décéder avant 1914. Joseph était alors garçon vacher dans les fermes autour de Saint-Genis.

Quand il est parti à la guerre, il a dû donner tout naturellement comme référence dans son dossier les noms de la seule famille qu'il conservait, son oncle Nicolas de Saint-Symphorien et de son frère Benoît. Sa courte vie à 28 ans s'est terminée sur un champ de bataille dans la Somme en 1916, "tué à l'ennemi" à Frise-Eclusier. Il était 2ème classe au 22ème Régiment d'Infanterie coloniale. Il a été décoré de la croix de guerre à titre posthume. Or, son nom ne figure pas sur les monuments aux morts de St-Genis ou des villages alentour, ce qui a toujours étonné et presque scandalisé sa famille.

C'est son petit-neveu, Michel Villard qui l'a retrouvé sur le monument aux morts de Saint-Symphorien. Sa maman, Yvonne Esparcieux et sa tante Anny Chorier-Pichon (Anny Esparcieux) en ont été comme soulagées. Et Michel d'ajouter : "Joseph n'est pas oublié, la mémoire de son sacrifice gravée dans la pierre est comme la réparation d'une injustice."

Quant à Benoît, le jeune frère de Joseph, qui avait été réformé à cause de sa très mauvaise vue, il s'est engagé volontaire et a été versé au corps des ambulanciers. Il est revenu vivant ■

OCTOBRE 1915

TOULON - SALONIQUE

CROISIERE SANS RETOUR

Au moins sept pelauds sont morts en Grèce et en Serbie : Joannès Gontard, Jean-François Granjon, Pierre Moreton, Raymond Pinay, Pétrus Rivollier, Jean-Claude Thizy et Jean-Benoît Véricel. Bien d'autres en sont revenus blessés ou malades de fièvres. Combien en bonne santé ? Grâce au journal de guerre d'un instituteur jurassien, Gaston Nitzer (1888-1961), qui fut lui aussi du voyage, -il appartenait d'ailleurs au même régiment que J-F Granjon- nous pouvons découvrir avec ses yeux ce qu'ils ont vu lors de cette croisière Toulon-Salonique. Une croisière qui fut pour sept d'entre eux sans retour ■

8 octobre 1915 - Nous embarquons à Toulon, sur l'« Indiana », 160m sur 26m, paquebot italien. A quai, se trouvent aussi les paquebots « France », « Lutetia », « Lorraine », « Savoie » et plusieurs navires de guerre. Très beaux rochers des montagnes entourant la rade. Dans les entreponts du navire, nous avons de jolies petites couchettes composées d'une paillasse et d'un matelas mais nous sommes très serrés. A 16h, c'est le départ. La musique joue « La Marseillaise ».

Le 9 - A 5h, nous passons entre la Corse et l'île d'Elbe. Curieux lever de soleil sur la mer. L'astre du jour est semblable à une masse de fer en fusion qui se détache sur le bleu noir de l'eau. Vu Montecristo. Loin sur notre droite, les côtes de Sardaigne puis plus rien.

Le 10 - A 5h, nous longeons l'archipel maritime situé à l'ouest de la Sicile et apercevons ses côtes. Les îles de l'Archipel Maritime ne sont que des rochers sauvages dont les seuls habitants sont les gardiens des phares. Nous rencontrons de jolies petites barques de pêche siciliennes peintes en couleurs vives; les voiles triangulaires apparaissent blanches sous les rayons du soleil. Des bandes de marsouins viennent s'ébattre autour du navire. Ils bondissent hors de l'eau.

Le 11 - Rien que la mer. Il fait très

chaud. Nous sommes peu éloignés des côtes de Tripolitaine.

Le 12 - A 5h, nous apercevons à courte distance les côtes de Grèce (presqu'île de Morée, cap Matapan, cap Mallet). Elles sont découpées, rocheuses. A partir de là, nous sommes escortés par 5 contre-torpilleurs. A 6h, nous croisons un vapeur anglais le « Borulos ». Les montagnes tout près de la côte sont très escarpées et presque complètement dénudées. Jolis petits villages enfouis dans les rochers à proximité du rivage.

Nous traversons l'archipel des Cyclades : rochers presque nus, guère de végétation, quelques arbres, petites maisons toutes blanches parsemées au flanc des rochers.

Le 13 - Toujours des îles. La mer a des teintes bien changeantes. Après l'avoir vue vert foncé, bleu indigo, bleu azur, elle est ce matin d'un vert pâle. Nous apercevons de nombreuses barques de pêche grecques. Les villes et villages deviennent plus nombreux. Nous approchons du terme du voyage. Les matelots préparent la manoeuvre pour le débarquement.

En entrant dans la rade de Salonique, nous traversons une rangée de tonnelets placés à 6 ou 7m les uns des autres et marquant l'emplacement de mines et de chaînes pour barrer l'entrée de la rade. Vue magnifique sur la ville

qui est assise en amphithéâtre au bord de la mer. Très jolies maisons le long des quais où circulent des tramways électriques. Une ville citadelle aux remparts crénelés. Des minarets émergent de la masse des maisons. Les dômes des mosquées brillent au soleil. Dans la rade sont au moins cinquante navires, paquebots, cargos, cuirassés, torpilleurs. Des marchands circulent dans de petites barques autour des navires. Ils vendent des citrons, des figues, du vin, du tabac, d'ailleurs fort cher, ce sont des Grecs.

Des remorqueurs nous prennent car les navires ne sont pas à quai, ils calent trop et nous débarquent sur un joli port encombré de chalands, de mahones (=chaland de port à formes très arrondies), chargés à couler bas ■

Gaston Nitzer

-----0

● **Dans un prochain numéro**, nous reviendrons sur ce Journal si bien écrit pour évoquer la guerre que mena en Grèce et en Serbie Jean-François Granjon qui appartenait comme Gaston Nitzer au 372^e Régiment d'Infanterie.

● **Le Journal de guerre 14-18 de Gaston Nitzer**, qui comporte également de nombreuses photos, est accessible sur Internet, en inscrivant tout simplement "Gaston Nitzer" sur Google.

RAYMOND PINAY

Gabriel Lhorme a retrouvé le faire-part de décès paru le vendredi 1er novembre 1918 dans le quotidien lyonnais LE LYON REPUBLICAIN. En voici le contenu intégral.

Saint-Symphorien-sur-Coise (Rhône) - Monsieur et Madame Jean-Baptiste PINAY, Mesdemoiselles Yvonne, Elisabeth, Marie-Louise et Marie-Antoinette PINAY ; Mr et Mme Raymond BERARD, Mme Jules FONT et ses enfants, Mr et Mme F. BOUTARIN et leurs enfants, Mr Jules PINAY, Mr et Mme A. AUGIS et leurs enfants, Mr et Mme V.

BOYNOND et leurs enfants ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Monsieur Raymond PINAY Pilote-Aviateur, Escadrille

Décoré de la Croix de guerre, Deux citations, tombé glorieusement pour la France, au retour d'une mission, le 14 septembre 1918, dans sa 26^{ème} année, inhumé provisoirement à Vartékop (Orient), leur bien-aimé fils, frère, petit-fils, neveu et cousins, et vous prie d'assister **au service qui sera célébré pour le repos de son âme le lundi 4 novembre 1918, à 10 heures, en l'église de Saint-Symphorien-sur-Coise.**

21-23 Août 1914 BATAILLE DE CHARLEROI (BELGIQUE)**LES LOURDES PERTES DU 2ème ZOUAVES**

JEAN-BAPTISTE BESSON appartenait au 2ème Zouaves de marche. Il est mort, "disparu à l'ennemi" le 22 août 1914, à Ham-sur-Sambre (Belgique) lors de la Bataille de Charleroi (21-23 août 1914) qui vit la victoire des allemands. La porte de la France leur était alors grand'ouverte. Les armées alliées n'avaient plus qu'à battre retraite. Voici le récit d'un tirailleur appartenant à la même Brigade que Jean-Baptiste Besson qui a été témoin de la bataille de Ham-sur-Sambre.

Le 21 août à 11 h du soir, la 73e Brigade se met en marche vers la Sambre. **Dans la brume du matin**, (donc le 22) nous croisons une troupe relevée de la bataille. Tout à coup, on tend l'oreille : de sourds grondements se font entendre devant nous. C'est bien le canon. On avance toujours. Et voilà qu'au loin, se dessinent dans le ciel les nuages blancs et noirs des fusants qui éclatent. De nombreuses batteries nous doublent rapidement pour aller prendre position. Les trois Régiments de la Brigade, rangés en colonne de bataillons dans une immense prairie à droite de la route, approvisionnent leurs armes : le maniement simultané de près de huit mille culasses mobiles couvre solennellement un instant le bruit de l'artillerie allemande.

La marche reprend. **Le 2e Zouaves** nous devance tandis que nous traversons le bourg de Fosse où s'installent les ambulances pavoisées, sinon protégées du Drapeau blanc orné de la Croix Rouge. Arrêtés plus loin, à contre pente d'un petit mamelon qui surplombe le village, les Tirailleurs attendent de nouveaux ordres.

Les Zouaves sont engagés là-bas, sur la Sambre, dont un rideau de bois nous cache les méandres. Sur la crête toute proche, nos généraux et leurs Etat-Majors, jumelles aux yeux, interrogent le terrain; mais on ne distingue guère que la fumée des éclatements, que les éclairs des obus fusants, qui, par groupes de six, embrasent constamment l'horizon.

Midi ! le IIIème Corps, à gauche, cède sous la pression de l'ennemi, écrasé par une artillerie lourde dont la portée défie impérieusement la précision de notre 75. Devant nous, **le 2e Zouaves** subit de dures pertes; son chef, le Lieutenant

Colonel Trousselle, arrivé la veille, vient d'être glorieusement tué.

Le 2e Tirailleurs envoyé en soutien, est porté en avant et s'engage dans les bois de Hain, gagne les taillis qui bordent Ham-sur-Sambre, et va protéger le repli des **Zouaves** qu'un ordre vient de rappeler. L'ennemi est invisible, terré sans doute, merveilleusement dissimulé. Ce déluge de feu qui les entoure, cette pluie de fer qui, sans relâche, s'abat sur le terrain, les étonne un instant : mais leurs vaillants officiers sont là qui raillent en souriant l'inexpérience des artilleurs ennemis dont les obus fusent trop haut.

Cependant l'ennemi a franchi la Sambre à notre gauche déjà, et la position des Tirailleurs devient critique; l'ordre de retraite arrive. A travers bois et champs, ils regagnent Fosse d'où sont en hâte évacués les derniers blessés par les derniers trains.

Les habitants ont fui. La petite ville semble morte. En groupes épars, mornes, désespérés, des soldats de toutes armes refluent vers le Sud; des fourgons de toutes espèces, des canons, des équipages de ponts, des voitures médicales font trembler les maisons vides de leur roulement précipité.

Fantassins, cavaliers, artilleurs, équipages, pêle-mêle, s'engouffrent sur la route de la retraite, dans un désordre inexprimable ! Quel lugubre crépuscule s'abat sur cette fin de journée ■

On trouvera un descriptif très précis de la Bataille de Charleroi, dans le livre du général Lanzerac, commandant de la Vème Armée Française dans cette région, que l'on trouve sur le site Internet (<http://batmarn1.club.fr/lanrezac.htm>).

La guerre aurait-elle pu être abrégée ?

Pour Roger Fraenkel, auteur de "**Joffre, l'âne qui commandait des lions**" en novembre 2004, la réponse est Oui.

S'appuyant sur de nombreux témoignages, notamment d'officiers supérieurs, il démontre comment cet "âne" de Joffre, commandant en chef de l'Armée française, a conduit celle-ci à la défaite en août 1914, alors qu'elle avait la possibilité de culbuter son adversaire

allemand, en Belgique notamment.

Il cite notamment la déclaration du ministre de la guerre de l'époque, Adolphe Messimy, devant la Commission d'enquête en 1921 :

"Je suis convaincu que le général Joffre par son attaque sur les Vosges a prolongé la guerre. Nous pouvions avoir 36 divisions d'infanterie sur la rive droite de la Meuse. Les allemands ne seraient pas sortis de Belgique. L'attaque sur Morhange a prolongé la guerre de quatre ans." ■

LE COQ PELAUD

Bulletin mensuel, rédigé sous la responsabilité de Paul GRANGE
5, rue Ct Ayasse 69007 LYON
04 78 58 26 73

mail : citescopie@wanadoo.fr
Edité par l'Agence de presse **CITESCOPIE**
184, Bd Grange-Trye
69590 ST SYMPHORIEN/COISE
Ce petit journal est gratuit mais diffusé à peu d'exemplaires. Chacun peut donc le photocopier librement et le transmettre aux personnes qui seraient intéressées.

Vous avez des informations sur la vie des pelauds au front et au pays en 14-18, transmettez-les nous. Nous les publierons dans "LE COQ PELAUD."